

AMAL SEWTOHUL

Made in Mauritius

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**
Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HISTOIRE D'ASHOK ET D'AUTRES PERSONNAGES DE MOINDRE IMPORTANCE, roman, collection Continents Noirs, 2001.

LES VOYAGES ET AVENTURES DE SANJAY, EXPLORATEUR MAURICIEN DES ANCIENS MONDES, roman, collection Continents Noirs, 2009.

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

AMAL SEWTOHUL

Made in Mauritius

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

À Wenrong

*À tous les Mauriciens de la génération
de l'Indépendance*

Laval n'avait jamais été sûr de rien. Ni de l'amour de sa femme pour lui, ni de celui de son fils, encore moins de celui de ses parents. Il ne se souvenait que d'une chose, c'était du tapotement de la pluie sur le conteneur et de l'odeur de la terre mouillée qui lui venait par grosses bouffées de vapeur s'élevant des allées et des petites cours de la rue Joseph-Rivière. Ce tapotement, il l'avait pris, enfant, pour les doigts d'une institutrice géante et invisible, comme une grande fée effrayante qui tambourinait sur le toit du conteneur, en ayant l'air de dire : « Allons, Laval, un peu de nerf. Vas-y, cesse tes rêves puérils, tes pleurnichages, deviens le héros que tu crois être, Bruce Lee, ou Léonard de Vinci, que sais-je. » Alors, Laval se recroquevillait contre la paroi de son conteneur — à cette époque-là, ses parents vivaient encore dedans avec lui et, à travers la cloison en carton, il entendait sa mère laver avec violence les assiettes, dans la cuvette en plastique — et il imaginait toujours que le niveau de l'océan s'élevait, à cause de la pluie, de sorte qu'elle grignotait maintenant le front de mer, entrait dans les boutiques de Chinatown — paniqués, les gens se réfugiaient sur les toits en tôle, qui s'effondraient sous leur poids, et d'autres grimpaient sur les palmiers royaux de la Place d'Armes — et bientôt les bateaux de pêche taiwanais, qui flottaient juste devant le front de mer, se détachaient mystérieusement de leurs ancres et se mettaient à naviguer entre les rues du centre de Port Louis, égratignant de leurs

coques rouillées les vieilles bâtisses en bois, se cognant contre les immeubles en béton, et lui-même et sa famille flottaient parmi ces extraordinaires bateaux des rues, dans leur conteneur — son père, avec une perche en bois, guidait le conteneur, empêchant qu'il ne se heurte aux immeubles, et lui de son côté repoussait avec sa perche les débris flottant au milieu des rues — une chaise pivotante, toute vide, avec un chat dessus, un grand champ flottant de brèdes de chine, venant du marché central, et même une pirogue vide mais pleine à ras bord de poissons fraîchement pêchés — ils naviguaient ainsi, sous les regards des gens agglutinés aux balcons des étages supérieurs des immeubles, dont certains leur jetaient des objets à la figure, un peu jaloux de voir qu'ils s'en sortaient si bien, alors que leurs maisons à eux étaient inondées, mais ni les parents de Laval ni lui-même ne disaient rien, car ils étaient très embarrassés d'être si soudainement sous le regard de tant de gens, eux qui avaient toujours eu l'habitude de ne pas se faire remarquer, pour tant de raisons. Et le conteneur, ce conteneur dont il avait si souvent eu honte — quel genre de famille étaient-ils donc pour vivre dans un conteneur, alors que tout le monde avait une maison bien comme il faut, en béton —, voilà donc que maintenant les yeux de toute la ville étaient braqués sur cette boîte jaune, avec, sur le coin supérieur gauche de la façade avant, les marques qu'il connaissait par cœur : « GWRJ1410751 TransAmerica line ». C'était trop d'attention sur eux, cela en devenait insoutenable, son rêve se brouillait, mais il avait une dernière vision — ils étaient en haute mer, remorqués par un des bateaux de pêche taiwanais, le soleil couchant embrasait la mer donnant de belles teintes dorées aux doux

vallons des amples vagues calmes, et ses parents et lui, assis sur le toit de leur conteneur, dînaient autour d'un réchaud à gaz sur lequel bouillonnait une marmite pleine de bouillon de crabes. Puis il plongeait dans le sommeil, endormi par le tapotement de la pluie qui continuait, une de ces grosses pluies d'été de Port Louis.

*

Lorsqu'il était tout jeune, mon père, Lee Kim Chan, s'était toujours considéré comme un veinard. S'enfuir de son village de Long Tang, dans les collines de la province de Guangdong, et arriver à trouver des contrebandiers qui acceptent de l'emmener, caché sous une bâche, sur une barque tous feux éteints, par une nuit sans lune, en déjouant ainsi les garde-côtes pour arriver à Hong Kong, il fallait le faire. Et qui aurait prédit qu'une fois arrivé à Hong Kong il réussirait à trouver le domicile de son oncle Lee Liu Hua, surnommé le Grand Lee dans la famille, au milieu d'un taudis de la zone industrielle des New Territories, et que son oncle l'accueillerait comme son propre fils ?

Quelle aventure cela avait été ! Trois mois auparavant, mon père grimpait encore les collines de la province de Guangdong, le dos courbé par une énorme botte de paille de riz. Mais cette année-là, la récolte, qui était traditionnellement un moment de joie dans le village, avait un goût bien amer. Dans les petits champs en terrasses qui se superposaient sur les flancs des collines, comme des marches vers le ciel, les pousses de riz étaient clairsemées. Les digues à l'entrée de certains champs étaient rompues et toute l'eau s'était déversée sur les champs

en contrebas. D'autres champs étaient recouverts de mauvaises herbes. Les paysans sanglotaient alors qu'ils récoltaient le riz mûr à la faucille.

Les raisons de ce désastre ? Ni guerre ni sécheresse ou inondation, mais un nouveau fléau qui s'était répandu à travers tout le pays, une calamité rendue encore plus épouvantable par sa nouveauté et sa bizarrerie : le quota de production d'acier.

Quelques années plus tôt, jamais personne n'aurait imaginé que cette folie envahirait le pays. Tout allait bien, les gens menaient une vie paisible, tous étaient heureux que les communistes aient chassé les Japonais et les nationalistes, et imposé partout l'ordre et la paix. Puis un beau jour, une nouvelle leur parvint à travers l'unique radio du village : le camarade Mao avait annoncé qu'il était l'heure pour la Chine d'accomplir un grand bond en avant, en quelques années elle devait égaler la production d'acier de l'URSS. Tout le monde dans le village se sentit fier à cette annonce, et on en discuta pendant quelques jours à l'heure du repas, puis on oublia vite fait la nouvelle, car mon père vivait dans un village de la Chine profonde, où depuis toujours la vie tournait autour de la culture du riz, et de l'élevage des poissons, canards et cochons. Personne, de sa vie là-bas, n'avait jamais vu de fonderie d'acier.

Cependant dans les mois qui suivirent, les secrétaires des bureaux du Parti se mirent à visiter le village de mon père et à signifier aux paysans que l'effort de production d'acier était d'ampleur nationale et concernait tous les Chinois, qu'ils soient paysans ou ouvriers. Chaque province, chaque district et chaque canton avait des quotas à remplir. Les paysans se grattèrent la tête. « Mais nous, on

ne s'y connaît pas en acier », dit l'un d'eux, un peu plus têtue que les autres. « Eh bien, il va falloir s'y mettre », répondirent les commissaires politiques. « Mais on n'a pas de fer dans le coin », s'obstina l'autre. « Il faudra en trouver », répondirent les commissaires, tout aussi butés.

C'est alors que commença la folie collective. On construisit une fonderie à l'orée du village, en se basant sur les plans rudimentaires qu'avaient envoyés les bureaux du Parti et chacun se mit à chercher du fer, grappillant ici et là des clous, de vieux outils tout rouillés, des feuilles de tôle. Mais rien ne pouvait satisfaire l'appétit de ce monstre de feu, qui avalait tout et ne leur donnait en retour que de maigres petits lingots de qualité douteuse. Et les commissaires politiques harcelaient les gens du village, leur disaient que, si le canton n'arrivait pas à remplir les quotas de production, tout le monde serait accusé de sabotage. La radio se mettait elle aussi de la partie, car les nouvelles locales étaient pleines de reportages sur des villages modèles qui arrivaient, eux, à dépasser les quotas de production. On exhortait du matin au soir les gens à apporter de plus en plus de fer.

Alors, abrutis par cette propagande incessante, les gens du village franchirent une nouvelle étape dans cette démente qui étendait son emprise sur leurs esprits, jour après jour. L'un ôta les feuilles de tôle de son toit pour les donner à la fonderie, et remplaça la tôle par du chaume. L'autre céda ses outils agricoles : bêches, brouettes, faucilles. Un troisième enfin donna la vieille motocyclette de l'armée japonaise, qu'il conservait précieusement comme un butin de guerre dans sa grange. Afin de contribuer à l'industrialisation de la Chine, le village retournait de lui-même à l'âge de pierre.

Pendant ce temps, les champs tombaient en jachère. Les poules, canards et cochons étaient devenus tout maigres, et bien des gens avaient perdu leurs outils de travail, offerts à la fonderie, et n'arrivaient plus à travailler dans les champs. Le village, qui se trouvait autrefois au pied de belles collines en terrasses, était maintenant entouré par la broussaille et les mauvaises herbes. La récolte fut désastreuse : à peine de quoi donner à manger aux cochons !

Alors les gens s'en prirent aux commissaires politiques. « On nous a dit de produire de l'acier, et on l'a fait. Maintenant, il faut nous donner à manger ! » crièrent-ils. Mais on ne voyait plus que rarement les commissaires. Alors les gens du village partirent dans les villages voisins, pour chercher un peu d'aide. Ils s'y rendirent à pied, car les camions de la centrale agricole, qui passaient d'habitude régulièrement à cette époque de l'année pour ramasser la récolte, avaient disparu. Mais, une fois arrivé dans les villages voisins, mon père vit les mêmes scènes que dans son village : des champs recouverts de mauvaise herbe, des gens qui erraient ici et là, l'air famélique.

Décus, les gens du village se mirent lentement à rebrousser chemin. « Mais peut-être que, si nous arrivons en ville, nous trouverons de quoi manger », dit mon père. Les autres haussèrent les épaules, las, plongés dans leur vieille résignation de paysans : « Tu n'y penses pas, petit Kim, dirent-ils. Nous n'avons pas de laissez-passer pour nous rendre en ville, nous nous ferons arrêter. Il vaut mieux attendre au village, sûrement que le gouvernement nous enverra des vivres. »

Mais mon père regarda la route devant lui. C'était

une de ces routes de campagne comme on en trouve partout, toute droite et bordée d'arbres sauf que, cette année-là, on ne voyait que des souches le long des routes, car il avait bien fallu couper les arbres pour alimenter ces maudites fonderies d'acier. Qu'est-ce qui lui prit alors ?

« Dis donc, tu en as bientôt fini avec tes chinoiseries ? Quand est-ce qu'on arrive à Maurice, à ton ami Feisal, à ta... » Frances hésita un moment puis termina sa boutade : « ...à ta douce et belle Ayesha ? » Laval lui lança un bref regard du coin de l'œil, qui lui fit voir Frances fumant une Camel, presque allongée sur son siège, dont elle avait complètement rabaisé le dossier, et les pieds sur le tableau de bord. Avec ses verres fumés, elle ressemblait un peu à Susan Sarandon dans *Thelma et Louise*. Il tourna son regard vers la route toute droite, comme une ligne tracée au milieu du paysage désolé dans lequel ils roulaient — une plaine couverte de petits buissons secs. Quelque chose, lui semblait-il, s'était déplacé à leur gauche — un chien ? un de ces chevaux sauvages d'Australie, les brumbies, peut-être ? Il souhaitait voir quelque chose de vivant, au milieu de ce vide. Pourquoi Dieu avait-il créé cette immense solitude ? Était-ce pour aller s'y cacher, quand il en avait assez des humains ? Dans ce cas, était-il prudent de venir l'y déranger ? se demanda-t-il. Et Feisal lui-même, tapi quelque part au milieu de ce nulle-part, à quoi devait-il ressembler, maintenant ?

« Tu voulais que je commence par le tout début, non ? » répondit-il à Frances. — Oui, mais ça nous ramène loin là, dis donc. On est en plein cours d'histoire. »

D'accord, d'accord, j'abrège. De toute façon, ce moment où mon père s'est retrouvé au milieu d'une route de campagne, alors que les gens de son village se mettaient à rebrousser chemin, j'y pense souvent mais je ne peux que spéculer sur ce qui s'est passé dans sa tête. Qu'est-ce qui s'est passé en lui pour qu'il refuse de retourner lui aussi, tranquillement, en bon paysan résigné, dans sa maison pour y mourir de faim ? Peut-être que c'était parce qu'il était encore jeune, et qu'il ne voulait pas mourir. Mais j'aime à penser qu'à ce moment-là il a dû ressentir un petit frisson, en voyant la route toute droite devant lui, partant vers les grandes villes du Sud, Canton, Hong Kong, et qu'il a dû se dire que de toute façon, s'il devait mourir de faim, autant voir un peu de pays avant de fermer les yeux. Mon père, il était comme Feisal : un de ces toqués qui ressentent un je-ne-sais-quoi dès qu'ils mettent le pied sur une route, un besoin d'aller voir comment c'est à l'autre bout, alors que moi je...

« Oh ça va, ça va, toi je te connais. Rien que pour te décider à prendre la route à la recherche de ton ami Feisal, ça t'a pris presque trente ans, et encore, si je ne t'avais pas forcé la main, on serait encore à Adélaïde. Tu as beau dire, il n'empêche que, si ton père il n'avait pas été un peu aventureux, eh bien il serait mort de faim au fond d'un village de Chine, et toi avec — je veux dire : le préfantôme, la possibilité de toi. »

Bien, bien, j'en conviens. En tout cas, quelles qu'aient été les raisons profondes de son choix, force est de constater que mon père se rebella, et ne fut point un des

vingt millions de Chinois qui moururent de faim en cette année 1959, victimes du grand bond en avant qu'avait voulu faire la Chine, au nom du progrès à tout prix. Non, mon père refusa d'entrer docilement dans la statistique des débris humains, victimes des errements des Grands de la Chine. Il sauta dans un camion de vivres qui partait vers Canton et, alors que défilait devant lui une procession de peupliers au bord de la route, il se mit à réfléchir : « Canton, la grande ville... mais que ferai-je là-bas ? Où irai-je dormir, une fois la nuit tombée ? » Il frissonna à la pensée d'être seul, le soir venu, errant dans les rues parmi la foule indifférente de la métropole. « Peut-être les autres avaient-ils raison. Mieux aurait valu retourner à la maison. » Son esprit vagabonda parmi diverses pensées, certaines graves et d'autres frivoles car, comme chez tous les jeunes, l'idée de la mort était encore fort abstraite en lui et il ne pouvait imaginer qu'il pourrait fort bien mourir de faim dans les prochains jours. Soudain, une idée lui vint à l'esprit : « L'oncle Lee Liu Hua ! Le Grand Lee ! Pourquoi n'ai-je pas pensé à lui ? » L'oncle Lee Liu Hua était le grand frère du père de mon père et, juste après la défaite des Japonais en 1945, il était parti chercher fortune à Hong Kong. Jusqu'en 1950, ils avaient reçu des lettres du Grand Lee, qui leur disait qu'il avait trouvé du travail dans une usine au nord de la ville. L'existence là-bas était dure, disait-il, mais il y avait du travail et la vie était trépidante, les rues étaient bruyantes et toujours animées. Il leur disait de venir le rejoindre, mais mon grand-père était un paysan endurci, enfoncé comme une souche dans son champ « Quitter la maison ? À mon âge ? Pour aller travailler dans une usine ? Plutôt

crever », déclara-t-il. Puis, après 1950, le courrier venant de Hong Kong se fit plus rare, car le gouvernement n'aimait pas trop voir les paysans traiter avec les gens de « là-bas », comme on se mit à les appeler, et mes grands-parents préférèrent ne plus mentionner qu'ils avaient de la famille à Hong Kong.

Il y avait donc cet oncle Lee Liu Hua, quelque part de l'autre côté des barbelés, dans la ville « anglaise » de Hong Kong. Là-bas, chez les impérialistes. Qu'était-il devenu ? Travaillait-il toujours dans une usine, avec sa femme et sa fille Lee Ying Song, qu'il appelait Petite Ying, ou bien les Démons aux yeux bleus les avaient-ils dévorés tout crus, un soir qu'ils avaient faim de chair humaine ?

Alors raconte ! Comment il a fait son coup, ton père ? Sur sa moto, il a sauté par-dessus les barbelés comme Steve McQueen dans *La Grande Évasion* ? Ou bien il a creusé un tunnel et il a refait surface au pied des gratte-ciel de Hong Kong ? Dis donc c'était quelqu'un, ton père !

Oui, c'était quelqu'un, mon père. Mais son évasion de la Chine de Mao ne fut pas aussi spectaculaire que tu l'imagines. Ce fut celle des humbles fugitifs, partout dans le monde, entrant par la petite porte dans le monde des riches : par une nuit sans lune, caché sous une bâche avec une dizaine d'autres pauvres hères, dans un rafiote de trafiquants qui réussit cette nuit-là à se glisser entre les mailles des garde-côtes des deux frontières. Il a toujours été un peu évasif sur son aventure de cette nuit-là, peut-être parce que au fil des années il a dû se rendre compte qu'on ne quitte jamais

entièrement le pays où on est né. Ou bien parce que, lorsqu'il pense aux désastres qu'il a subis, de l'autre côté... mais j'anticipe.

Toujours est-il qu'il y a ce moment où mon père débarque, en compagnie d'autres pauvres diables, dans le monde libre. Peu de temps pour l'émerveillement devant les néons et les gratte-ciel naissants de Hong Kong car, bien vite, les trafiquants les emmènent vers leur nouveau pays : les bidonvilles des New Territories, où ils sont gobés par les usines avides de main-d'œuvre. Tout se déroule alors très vite : il est embauché dans une usine de fleurs en plastique et, après quelques mois de recherches, il découvre l'adresse de son oncle, le Grand Lee.

À quoi ressemble-t-il, ce Grand Lee ? « Un homme bon, très bon », me dit toujours mon père, les larmes aux yeux, et plus tard, quand j'ai tout su, il a ajouté, un jour : « J'ai honte de ce que je lui ai fait. » Mais sur cela nous reviendrons. Quoi qu'il en soit, je l'imagine, toujours à cause de ce sobriquet « Grand » Lee, comme un homme mince et grand, aux traits distingués, genre Chou En-lai, même si les photos de famille ne me renvoient que l'image d'un homme de taille moyenne, au visage bouffi par l'alcool, aux grosses lèvres et au nez busqué d'un brave type anonyme, comme il y en a tant en Chine.

Quel miracle, tout de même, que de l'avoir retrouvé à Hong Kong ! Et, mieux encore, voilà que le Grand Lee lui accorde le gîte et le couvert, et, en oncle soucieux de caser ce neveu errant, voilà qu'il envoie une lettre à son cousin Lee Song Hui, qu'ils appelaient dans la famille oncle Song, et qui a une boutique dans un pays situé

loin par-delà les mers du Sud, appelé île Maurice, pour lui demander s'il veut bien aider ce neveu échappé des collines de Guangdong! Vraiment, mon père a beau être athée, comme la plupart des jeunes nés après la naissance de la Chine Nouvelle, il ne peut s'empêcher de sentir qu'une main invisible guide désormais ses pas dans la bonne direction.

Et il n'y a pas que cela : le Grand Lee prend même des emprunts pour l'aider, lui, Lee Kim Chan. Son oncle et bienfaiteur lui a expliqué que l'oncle Song de l'île Maurice s'était arrangé pour lui trouver un petit endroit où commencer une boutique dans la capitale de l'île, une ville nommée Port Louis. Alors, le Grand Lee a acheté un conteneur, qui se tient tapi depuis quelques jours comme une grosse bête orange à l'arrière de leur petite maison en tôle, dans le bidonville sud-est des New Territories, au nord de Hong Kong, un amoncellement de baraques en tôle entouré par les grands carrés gris des usines. Le soir, ils grimpent même sur le toit du conteneur et, assis sur son rebord, les jambes ballantes, Lee Kim Chan et le Grand Lee fument leurs cigarettes en regardant au loin les lumières scintillantes des gratte-ciel qui commencent alors à poindre à Central Hong Kong, un monde enchanté, totalement étranger aux usines des New Territories vers lesquelles des millions de travailleurs partent tous les matins gagner leur bol de riz.

Le Grand Lee, c'est un bouddha, se dit mon père. Il a les larmes aux yeux lorsqu'il pense aux heures supplémentaires que fait son oncle, et à l'argent qu'il part emprunter à gauche et à droite, même à Grand Frère Ma, le chef local de la triade, dans son tripot de jeux

Patrice NGANANG

L'invention du beau regard

Arnold SÈNOU

Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Made in Mauritius

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermina

La fête des masques

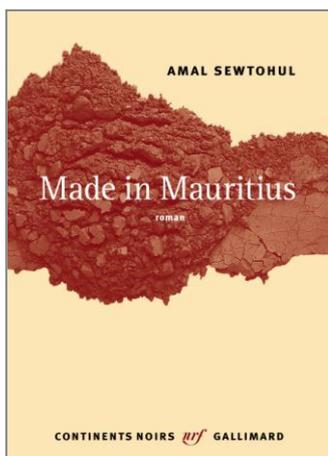
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Made in Mauritius

Amal Sewtohul

Cette édition électronique du livre
Made in Mauritius d'Amal Sewtohul
a été réalisée le 30 mai 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137244 - Numéro d'édition : 240758).

Code Sodis : N52102 - ISBN : 9782072466427
Numéro d'édition : 240760.